

objets d'art  
sacré des cantons de  
Montredon-  
Labessonnié  
& Réalmont





Conservation des antiquités et objets d'art  
& Service du patrimoine culturel

**OBJETS D'ART SACRÉ**  
des cantons de  
**MONTREDON-LABESSONNIE**  
& **RÉALMONT**

Exposition : Albi, Moulins albigeois - 14 décembre 1990 - 27 janvier 1991



**ARCHIVES & PATRIMOINE**



La conservation départementale des antiquités et objets d'art ne cesse d'explorer le patrimoine de nos cantons, et le service départemental du patrimoine continue à l'aider à le mettre en scène.

Après Carmaux et Monestiès au nord du département, après Saint-Amans-Soult à l'extrême sud, voici venu le tour des cantons de Montredon-Labessonnié et de Réalmont: terres de contact et de contrastes, entre montagne et plaine, entre Albigeois et Castrais, coeur du département. Du romantique et solitaire oppidum de Montredon aux vergers de la basse vallée du Dadou, des bucoliques collines de l'Assou aux sauvages paysages d'Arifat ou de la vallée de l'Agout, voici l'inventaire des richesses de 20 communes aux 37 églises riches d'oeuvres d'art, de témoignages de la vie et des convictions de nos ancêtres, qui ont pu parvenir jusqu'à nous.

Puisse cette exposition contribuer à mieux les faire connaître, à mieux les faire aimer.

Jean-Pierre Cabané  
Vice-Président du Conseil Général  
Président d'Archives et Patrimoine

### AVERTISSEMENT

Cette exposition tenue à Albi, Moulins albigeois, du 14 décembre 1990 au 27 janvier 1991, s'attache à montrer quelques objets mobiliers protégés au titre des monuments historiques ou sur le point de l'être des deux cantons de Montredon-Labessonnié et Réalmont. L'inventaire s'est borné aux objets propriété publique et conservés dans les églises (à l'exclusion du patrimoine protestant qui pourra faire l'objet d'une présentation ultérieure).

### BIBLIOGRAPHIE GENERALE

ALLEGRE (Victor), *Les richesses médiévales du Tarn: art gothique*, Toulouse, Imprimerie régionale, 1954, 1 vol. de textes, 405 p. et 1 vol. de planches.

*Congrès archéologique de France, 140<sup>e</sup> session, Albigeois*, Paris, Société française d'archéologie, 1985, 461 p.

Conseil général du Tarn, Archives départementales, *Communes du Tarn, dictionnaire de géographie administrative, paroisses, étymologie, blasons, bibliographie*, Albi, Archives et patrimoine, 1990, lxiii-629 p.

CROZES (Hippolyte), *Répertoire archéologique du département du Tarn*, Paris, Imprimerie nationale, 1865, III-123 p.

FABRE (Géraldine), *Inventaire archéologique du canton de Réalmont*, Mémoire de maîtrise, Toulouse-Le Mirail, 1988, dact., 358 p.

LACGER (Louis de), *Etats administratifs des anciens diocèses d'Albi, de Castres et de Lavaur*, Albi-Paris, 1921, XVIII-422 p.

PORTAL (Charles), *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art du Tarn du XIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Albi, ICSO, 1925, 332 p.

THUILE (Jean), *L'Orfèvrerie de Languedoc*, Montpellier puis Paris, 1963-1969, 5 vol. in 4°.

## CANTON DE REALMONT

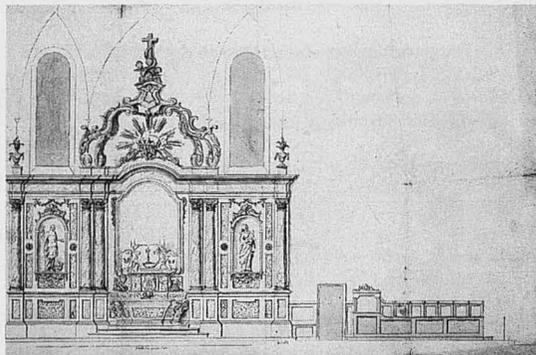
### REALMONT

2631 hab.

La stabilité démographique de ce chef lieu de canton est étonnante : 2680 habitants en 1790, 2741 en 1851, 2758 en 1906, 2631 aujourd'hui. C'est un bourg centre au territoire très réduit, qui vit surtout du commerce, favorisé par son admirable situation à la jonction de la montagne à l'est et de la plaine à l'ouest, de l'Albigeois au nord et du Castrais au sud, et des activités tertiaires de capitale d'un très vaste canton rural.

Les guerres religieuses n'ont pas permis à cette bastide du XIII<sup>e</sup> à plan régulier et à place à arcades typiques (site inscrit dès 1942), de posséder des monuments antérieurs à l'âge classique. On citera surtout la fontaine de la Fréjaire, XVII<sup>e</sup>, et l'église Notre Dame du Taur, reconstruite également à la fin du XVII<sup>e</sup> et agrandie vers 1775.

MAYZOU (Louis), *Réalmont, bastide du XIII<sup>e</sup> siècle*, Réalmont, chez l'auteur, 1984, 419 p. - SMEYERS (Michel), *La ville et prévôté de Réalmont au dernier siècle de l'ancien régime*, 1685-1789, Ferrières, 1983, 254 p.



Plan aquarelle du chœur de l'église de Réalmont septembre 1782, publié par Louis Mayzou. (Cf. notice ange de rétable p. 26).

Chœur actuel.

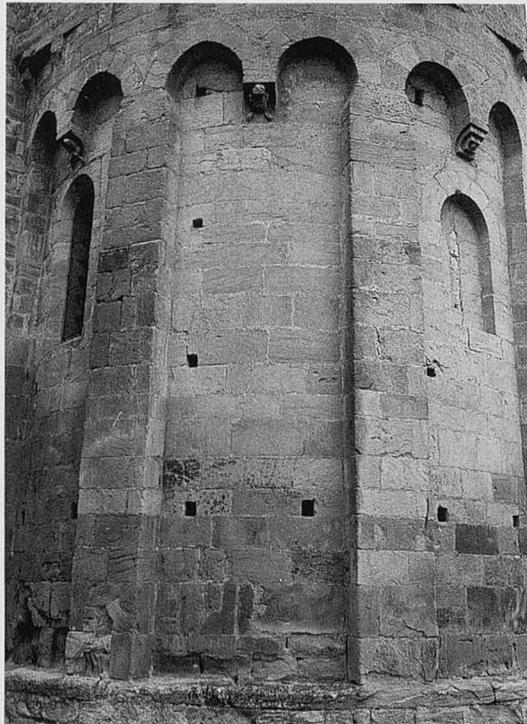
## DENAT

572 hab.

La commune de Dénat a absorbé celle de Puylanier (qui était dépourvue d'église) en 1827.

Le village fortifié était totalement fermé. On y pénétrait par deux portes aujourd'hui détruites. Il était protégé par des fossés récemment comblés pour aménager un tour de ville. Dénat conserve du village médiéval, sa place à l'accès difficile et ses maisons accolées les unes aux autres composant encore un mur de protection. Au nord, plusieurs maisons à colombage attestent une certaine ancienneté sans toutefois remonter au moyen âge, ces techniques de construction s'étant perpétuées jusqu'au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle dans les campagnes.

L'église fortifiée au centre de la place est classée Monument Historique depuis 1927. Elle apparaît dans les documents du XIII<sup>e</sup> siècle. D'époque romane pour quelques-unes de ses parties, elle présente des détails d'architecture bien caractérisés. Sur plan en forme de croix latine, avec abside semi-circulaire en cul de four, elle possède une nef unique et 6 chapelles. Toute l'église est voûtée d'ogives mais les supports sont romans. La seconde travée surtout garde deux beaux chapiteaux. A noter aussi sur le portail, des têtes plates et un écusson tenu par un personnage. A l'extérieur, l'abside romane montre un appareil de pierre de taille assemblées en partie à joints vifs avec des arcatures lombardes et des pilastres.

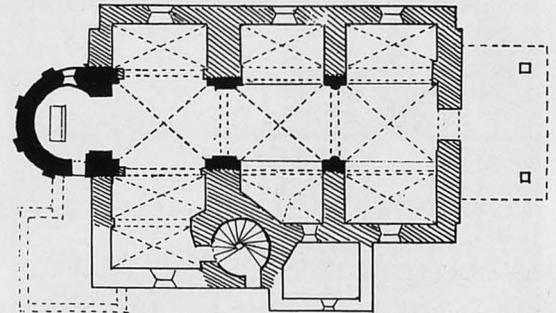


Abside circulaire  
en cul de four  
avec arcatures lombardes  
et pilastres

L'ensemble caractéristique du premier art roman évolué évoque le premier quart du XII<sup>e</sup> siècle. Cette partie semi-circulaire surélevée de manière polygonale, appartient à l'époque gothique. Cette tour-clocher avait un caractère défensif et servait de donjon au village aux époques de la guerre de Cent ans et des guerres de religions, comme ce fut souvent le cas à cette époque. Elle est couverte d'un toit et présente de larges ouvertures pouvant servir de créneaux. L'accès se fait par un escalier à vis situé dans une tour plus basse, accolée au transept.

Le chœur est meublé d'un retable, de chaires et d'un devant d'autel en bois sculptés par le menuisier Laclau (1840-1905).

FAU (Jean Claude), *L'église Notre Dame de Dénat*, dans *Congrès archéologique de France. Albigeois*, 1982, Paris, 984, p. 254-259.



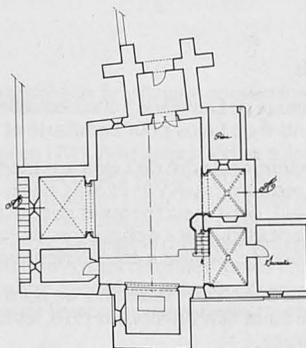
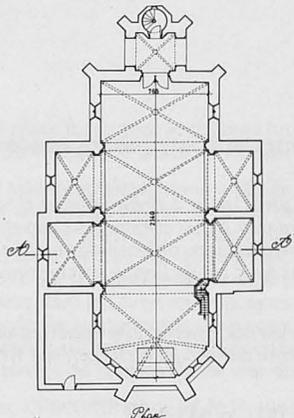
## FAUCH

343 hab.

Le village de Fauch se trouve sur une petite éminence. Il devait être autrefois entouré de remparts. Il eut à subir deux sièges pendant les guerres de religion. L'un en 1616, où les assaillants catholiques furent vainqueurs, et l'autre, en 1621, qui opposa le marquis de Malauze et les troupes du duc d'Angoulême sorties victorieuses du combat.

L'église St Vincent est mentionnée dans deux documents du XIV<sup>e</sup> siècle. L'église actuelle a été refaite au XIX<sup>e</sup> siècle et est «adossée à une ancienne tour carrée et massive, formant un parallélogramme, de 15,40 m. de hauteur; ouvrage de défense à l'époque des guerres de religions du XVI<sup>e</sup> siècle, servant de clocher» (Crozes). Lors de la réfection, de nombreuses pierres ont été réemployées, comme cette pierre sculptée d'une tête qu'encadrent deux animaux chimériques dans l'appareillage du mur est. A l'intérieur quelques chapiteaux anciens sculptés dans la pierre calcaire.

Procès verbal de visite de Fauch par Charles Le Goux de La Berchère, archevêque d'Albi, en 1700, dans *Albia Christiana*, 8, 1911, p. 370-377.



## LABASTIDE DENAT

256 hab.

Labastide d'En At signifie «la bastide du seigneur At» (En signifiant «Monsieur» en occitan). Bâtie vers le XIII<sup>e</sup> siècle (la charte de fondation n'étant pas connue), elle est citée en 1292. Le village s'appela «Labastide Episcopale» quand il passa sous la dépendance des évêques d'Albi. Il leur servit de résidence campagnarde ainsi que de refuge pendant les épisodes de peste entre 1348 et 1409. En 1607 le village est connu comme «Labastide Dupuy» du nom de la famille Dupuy, seigneurs de Labastide, Poulan et autres lieux.

Aujourd'hui le village dresse sa ligne d'habitations formant rempart sur une colline de 300 m à quelques centaines de mètres de la nouvelle route nationale Albi-Castres. Une petite route qui suit le tracé des anciens fossés permet d'en faire presque le tour. L'actuelle mairie-école occupe l'ancien château.

L'église dont le chevet domine la route, dédiée à Ste Catherine n'était qu'une annexe de Dénat. Ce n'est qu'en 1770 qu'elle devient paroissiale. Construit sur un plan simple, elle possède une nef unique et trois chapelles. Ses parties les plus anciennes remontent au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle. Nef et clocher ont été restaurés au XIX<sup>e</sup> siècle.

La proximité d'Albi, l'influence des seigneurs évêques et de la riche famille Dupuy, expliquent la richesse de son mobilier.

BEZIAT (Adrien), *Etude sur Labastide-Dénat*, Albi, 1969, dact. 46 p.

## LABOUTARIE

381 hab.

Ce village s'est développé au bord d'un axe important menant à Graulhet puis à Toulouse. Le village fut comme tant d'autres le théâtre de fréquentes escarmouches entre protestants et catholiques. En 1569, le village est aux mains des Huguenots. Il y avait alors un château situé dans une boucle de l'Assou, au sud du village de Laboutarié basse, assiégé en 1595 par le comte de Montgomery.

L'église St Jean Baptiste située le long de la D 631 remplace aujourd'hui l'ancienne église de St Jean d'Assou qui était située au bord de la D 104 et que l'on retrouve mentionnée depuis le XIII<sup>e</sup> comme appartenant à l'évêque d'Albi. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle figure encore sur la carte de Cassini.

THOMAS (Emile), *Petite monographie de Laboutarié*, dact. s.d., p. 35-85.

## LAMILLARIE

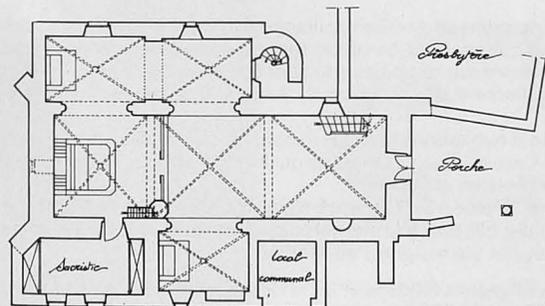
337 hab.

La commune de Lamillarié a absorbé celle de Saint-Benoît-de-Fredefont en 1832, de sorte que la commune possède deux églises, Saint André de Léjos pour Lamillarié et St Benoît pour Saint-Benoît-de-Frédefont.

La première, St André de Léjos, est mentionnée depuis le XIV<sup>e</sup> siècle. En forme de croix latine à chevet plat et clocher mur, elle fut restaurée au XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle. Peu d'ouvertures : les murs n'en comportent pas, à l'exception des chapelles. Sur la façade sud, deux meurtrières et une tourelle flanquée d'une échauguette prouvent le caractère défensif de l'édifice pendant les périodes troublées des guerres de religion. A l'intérieur, voûte à croisée d'ogives avec cul de lampe à écussons et clé de voûte décorée. L'église a été intérieurement restaurée en 1988-1989.

L'église St Benoît de Fredefont, au nord de la commune; elle apparait en 1219 dans les documents. Elle appartenait alors au chapitre Saint Salvy d'Albi. En 1516, les huguenots assiégèrent avec succès le monastère qui servait de forteresse. Il ne fut pas reconstruit.

JALBY (Robert), *Etude archéologique sur l'église de Léjos*, dans *Bulletin de la SSABLT*, XXX, 1971, p. 543-554.



## LOMBERS

807 hab.

Deux fois rasée en punition de ses prises de position cathares puis protestantes, il ne reste presque plus rien pour évoquer l'importance de cette ville. Le territoire très étendu de la communauté a été emputé en 1842 d'une vaste section au profit de Rônel.

Trois églises subsistent :

- St Martin, reconstruit à l'emplacement de la précédente église vers 1890,
- St Pierre de Conils,
- St Sernin.

SICARD (Raymond), *Lombers, histoire d'une ville cathare et calviniste*, Poulan-Pouzols, la Duraulié, 1985, 327 p.

## ORBAN

246 hab.

Ancienne place forte dont le château fut détruit par Joyeuse en 1575. De l'époque médiévale, le village a conservé sa place à l'accès difficile et une porte de ville au style ogival.

L'église St Martial est située dans le village à l'est de la place. Elle ne devint paroissiale qu'en 1743. Jusqu'alors dédiée à Ste Marie elle prit le vocable de l'église disparue de Saint Martial. Abside massive. Le chœur a conservé des vestiges gothiques. L'autel et le retable XVIII<sup>e</sup> siècle sont classés monument historique depuis 1974. Ils proviennent de la cathédrale d'Albi, ayant été exécutés pour la chapelle St Clair où l'autel devait être l'autel principal de l'église Il porte les armes de l'évêque de la Croix de Castries (1722-1747). Sur la face antérieure est sculptée, en bas-relief, une invention de la vraie croix. Le retable présente au centre une toile représentant le Christ en croix ayant à ses côtés la Vierge et un saint mitré (St Martial?). Des colonnes torsées entourées de feuilles de vigne soutiennent une corniche et un couronnement semi-circulaire au centre duquel figure le père éternel. Deux grandes niches abritent deux statues en bois, l'une de Saint Hélène avec sa croix, l'autre de l'empereur Constantin revêtu d'une cuirasse, tenant de la main droite une épée et de l'autre trois clous.

Le bénitier, XVII<sup>e</sup>XVIII<sup>e</sup> siècle (cl. M.H. 1961) est en terre cuite vernissée, de Giroussens. Le rebord de la vasque est décoré d'anses à motifs de palmettes ou de cannelures.

Cloches en bronze de 1786 (cl. M.H. 1943).

## POULAN-POUZOLS

392 hab.

En 1830 un premier essai de fusion avait été tenté entre Poulan et Saint-Benoît-de-Frédefont, puis en 1832 on décida de réunir Poulan et Pouzols, Lamillarié et Saint-Benoît. La commune possède deux églises; St Eugène de Poulan et St Jean Baptiste de Pouzols.

Le village de Pouzols s'est constitué à un croisement de chemins. Le document le plus ancien attestant de l'existence du village date de 977. Adelaïde, vicomtesse de Narbonne lègue dans son testament, les fruits et revenus de Pouzols à Ste Cécile d'Albi et à St Salvi. Le château démoli en 1926 se trouvait à l'emplacement de l'école.

L'église St Jean Baptiste de Pouzols, ancienne dépendance du château, fut construite dans son enceinte. Le village de Poulan possède aussi un château récemment restauré. Composé d'un important corps de logis à deux étages, il est flanqué de deux tours rondes. Les fenêtres à meneaux ponctuent la partie d'époque Renaissance, alors que sur la face nord des meurtrières au rez de chaussée témoignent de l'aspect défensif de la construction (H. Crozes parle du XII<sup>e</sup> siècle).

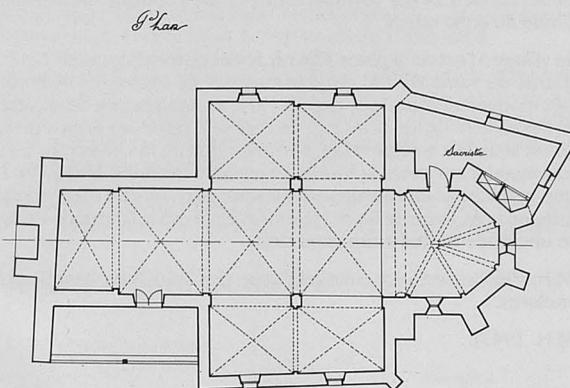
## RONEL

195 hab.

Le centre de la commune de Rônol s'est déplacé à St Martial au XIX<sup>e</sup> siècle, se rapprochant de l'église. Toute la partie sud de la commune (section de la Rigaudié) a été détachée de Lombers en 1842.

L'église St Martial, très restaurée en 1768, possède dans le chœur des culs de lampe anciens représentant des chiens affrontés, des coquilles St Jacques et le blason de de Louis d'Amboise.

Visite pastorale de Mgr Le Goux de La Berchère à l'église de Rônol le 30 juin 1700, dans *Albia Christiana*, 9, 1912, p. 429-433.



## ROUMEGOUX

180 hab.

La topographie de ce petit village laisse supposer qu'il devait être autrefois ramassé dans une enceinte fossoyée. Trois églises sur la commune :

- l'église St Martial appartenait aux moines de l'abbaye Saint Victor de Marseille.
- l'église Saint Jean de Prémiaç.
- la chapelle Notre Dame de la Brune, à clocher mur, lieu de pèlerinage.

La tradition orale rapporte que la statue de la Vierge y est vénérée depuis le XI<sup>e</sup> siècle. Surnommée «la Brune», il s'agissait d'une vierge noire, détruite par les Réformés. Sophie Cassagnes-Brouquet rapporte que la Vierge Noire est le fait d'une civilisation rurale. Elle est très souvent vénérée dans des chapelles isolées en pleine nature. Un mythe de la découverte dans quelque lieu sauvage leur était associé. Celle-ci s'appelait «Notre Dame de Roumégoux». N'oublions pas que Roumégoux vient de romec, «ronce».

ASSEMAT (Gilbert), *Pèlerinages à Notre Dame en pays tarnais*, Albi, 1988, p. 31-39. - CASSAGNES-BROUQUET (Sophie), *Vierges noires : regard et fascination*, Rodez du Rouergue, 1990, 280 p.

### **SAINT-ANTONIN-DE-LACALM**

243 hab.

La commune actuelle est formée de la fusion, très précoce (vers 1791) des deux communautés de Saint-Antonin-de-Lacalm et de Laroque-Travet. Cette dernière communauté avait pour siège féodal le château de Laroque, sur la rive droite du Dadou, et s'étendait des deux côtés de la rivière, à la fois dans le diocèse d'Albi (paroisse de Saint-Antonin) et dans le diocèse de Castres (paroisse St Jacques de Travonet).

Les ruines romantiques et impressionnantes de la tour de Laroque sont inscrites au titre des sites depuis 1934.

L'église Saint Antonin fut fondée par un laïc qui la donna ensuite à l'ordre religieux de St Jean de Jérusalem, ou ordre de Malte, et dépendit de la Commanderie de Rayssac. L'église actuelle a été reconstruite sur l'emplacement de l'église précédente, en 1848.

MAYNADIER (André), *Paroisse de Saint-Antonin-de-Lacalm : son histoire, s.l.*, 1989, 44 p.

### **SAINT-LIEUX-LAFENASSE**

362 hab.

La communauté de Saint-Lieux-Lafenasse existait déjà en tant que telle avant 1790, date de la formation des communes, bien que, comme son nom l'indique, elle regroupe deux paroisses distantes de quelques kilomètres. Jusqu'en 1818, le village de Lafenasse était au civil partagé en deux entre Réalmont et Saint-Lieux-Lafenasse.

Le village de Saint-Lieux «possède une topographie typique de celle des sites fortifiés» (G. Fabre) avec ses maisons venant s'assembler de façon circulaire autour de l'église.

Le village de Lafenasse s'appuie sur un coteau en surplomb de la route Réalmont- Montredon- Labessonnié, à proximité du «pont vieux» qui franchit le Dadou. Un pont est connu à Lafenasse, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. La présence de mines de plomb argentifère exploitées depuis l'époque gauloise ajoute à la justification d'un site urbain à cet endroit. Les mines de Peyrebrune, fermées maintenant, ont contribué grandement au développement du pays.

L'église Ste Marie de Lafenasse, figure sur la carte de 1642 de Tavernier. Des tableaux du XIX<sup>e</sup> siècle de grandes dimensions décorent la nef et le chœur. L'église St Léonce de Saint-Lieux a été restaurée en 1862.

Sur la route de Réalmont, la «métairie ronde», curieux bâtiment agricole du XVIII<sup>e</sup> siècle, est à la fois étable et grange à foin.

## SIEURAC

184 hab.

L'origine latine de son nom (Sieurac vient du nom latin Severus) et les découvertes archéologiques gallo-romaines laissent supposer que le site était occupé dès l'époque gallo-romaine. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le village est connu : entre 1293 et 1313, un procès oppose Jean de Montfort et sa sœur Eléonore, à Hugues d'Adhémar qui prétend que les fiefs de Montdragon, Sieurac et Laboutarié lui appartiennent. Les guerres de religions font leurs ravages. En 1569 le village, aux mains des protestants, est pillé et brûlé. En 1625, assiégé par le duc de Rohan, il est à nouveau dévasté. Il y avait autrefois un prieuré à Sieurac, dépendant de l'abbaye Saint Géraud d'Aurillac. L'église St Géraud actuelle, reconstruite au XIX<sup>e</sup> siècle, ne garde aucun témoignage de son passé.

Au centre d'un hameau situé sur un mamelon, la chapelle St Jacques de Vitrac, qui se signale par un clocher fronton, est de plan très simple. A l'intérieur, les peintures murales et le mobilier du chœur sont inscrits M.H. depuis 1974 et constituent un bel ensemble XVIII<sup>e</sup> sobre et intéressant qu'il conviendrait de remettre en valeur.

THOMAS (Emile), *Histoire de Sieurac, canton de Réalmont (Tarn)*, s.l.n.d., dact., paginé 82-169.

## TERRE CLAPIER

214 hab.

La communauté d'habitants, puis la commune jusqu'en 1834, avait un plan extrêmement complexe, avec deux enclaves éloignées (La Coste, au bord du Dadou, cédée ensuite à Paulin et La Sigaudié, cédée à Villefranche). Il n'existe aucune localité du nom de Terre-Clapier. La mairie se trouve à Saint Salvy. Isolé, ce village ne compte qu'une quinzaine de maisons.

L'église Saint Salvi de Fourestes a été construite dans le village depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en remplacement de l'ancienne église.

En 1516, le prieuré de Notre Dame de la Capelle Clapier dépendait de St Pons de Thomière. Il existait encore au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## LE TRAVET

139 hab.

Un pont sur le Dadou existait au Moyen-Age à proximité du Travet. Disparu au XVI<sup>e</sup> siècle il en restait quelques ruines jusqu'à ce que le barrage de Razisse ne les fassent disparaître. Les ruines du château fort surplombent encore le Dadou.

Après avoir fait partie du canton de Villefranche entre 1790 et l'an X, Le Travet fut rattaché au canton d'Alban jusqu'en 1835.

L'église Saint Etienne date de 1642.

COMBELLES (J.), *Le Travet, petite commune du Tarn*, Toulouse, impr. universitaire, 1954, 197 p.

## CANTON DE MONTREDON-LABESSONNIE

### MONTREDON-LABESSONNIE

2111 hab.

Avec ses 11 000 hectares, c'est la plus grande commune du département et une des plus étendues de France. Chef-lieu de canton réunissant les deux communautés de Montredon et du Contrast en 1790, celui-ci absorbe en l'an X les communes d'Arifat, Montcouyoul et Rayssac.

*«Une majesté sacrée se dégage de la cime tourmentée de Montredon...Ce lieu prédestiné groupait tous les sites aimés des puissances célestes, c'était la montagne, les rochers, la forêt et les eaux».*

C'est ainsi que Ferdinand Bousquet évoque le vieil oppidum de Montredon, point culminant de la commune, repère géographique (c'est un des points que Delambre choisit comme sommet de triangulation dans le calcul du méridien de Paris), haut lieu historique surtout, formidable forteresse des vicomtes de Lautrec et siège de leur baronnie.

Dès l'antiquité, l'exploitation minière avait fixé des centres de peuplement entre Agoût et Dadou. La première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est le temps des défrichements et de la plus grande pression démographique: 7812 habitants en 1851!

L'immensité de la commune, la pauvreté relative des habitants, l'essor du XIX<sup>e</sup> siècle expliquent le nombre des paroisses, pas moins de huit, et le caractère le plus souvent récent des églises :

- St Jean Baptiste de Labessonnié, reconstruite vers 1843-1845 sous l'impulsion du curé Maffre (le clocher en forme de bulbe est remplacé par la flèche actuelle vers 1882-1886);
- Saint-Martin de Calmès, reconstruite vers 1875;
- St Amans de Négrin, reconstruite vers 1854-1858;
- Notre Dame des Fournials, paroisse commune avec Montfa;
- Notre Dame de Ruffis, accolée à l'ancien château;
- St Jean de Blaucau, reconstruite vers 1854-1858;
- St Salvy de Salclas, dont les voûtes et le clocher sont refait en 1905;
- St Georges de Berlan, reconstruite dans le hameau de Bouyrols à l'extrême fin de l'ancien régime.

Notons que l'église de St Pierre de Lagriffoul subsista jusque vers 1835.

Le seul bâtiment protégé au titre des monuments historiques de la commune est le château de Castelfranc. Deux ensembles y retiennent l'attention des archéologues: l'observatoire construit sous Henri IV par le savant Nautonier de Castelfranc, sans doute le premier observatoire édifié en France, et le château néo-gothique reconstruit vers 1855 par le comte de Solages. Celui-ci récupéra pour sa décoration des éléments sculptés de toute la région: fenêtres provenant d'une maison de la rue de la Dalbade à Toulouse, colonnettes et chapiteaux provenant des Carmes de Toulouse, porche de la chapelle reconstitué à partir des ruines d'une maison de Cordes.

## LE MOBILIER DE LA CHAPELLE DU CHATEAU DE CASTELFRANC

*Galerie du cloître  
des Carmes de Toulouse  
remontée au Château  
de Castelfranc  
au XIX<sup>e</sup> siècle.*



Le château de Castelfranc à Montredon-Labessonnié subit des modifications importantes au temps de la Monarchie de Juillet, à l'initiative de son propriétaire, un membre de la famille de Saolages lié au milieu des «antiquaires» toulousains, tel Alexandre Dumège. Dans cette réalisation de l'époque romantique, on ajouta aux parties anciennes du château d'importants remplois de vestiges de monuments de Toulouse dont une galerie du cloître des Carmes, mais aussi des éléments dans le style troubadour comme les échauguettes d'angle à toit en poivrière.

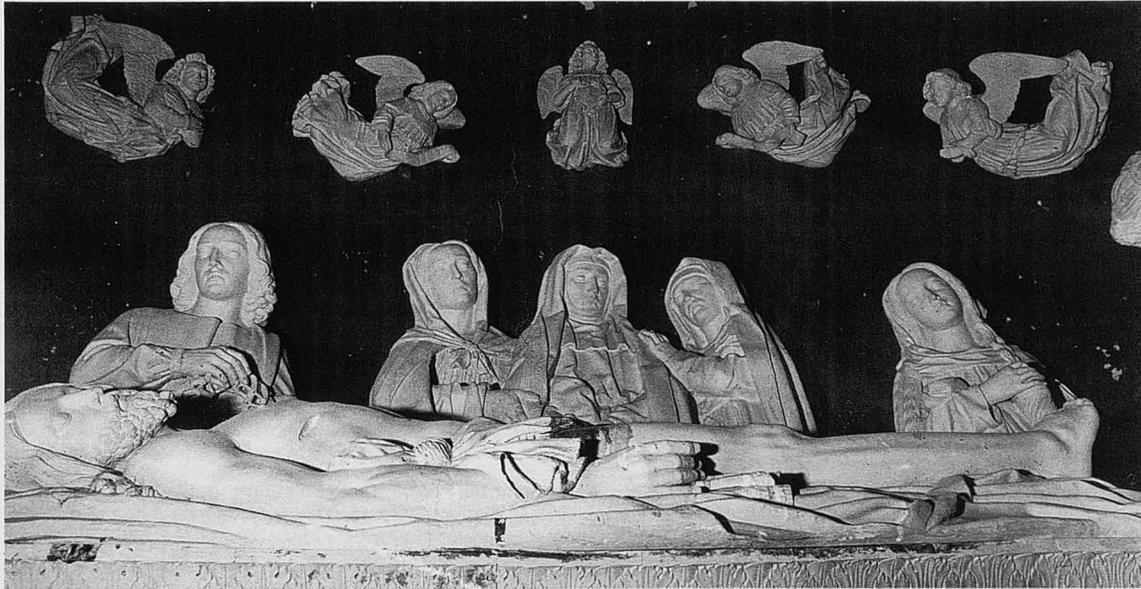
Dans la chapelle fut installé un ensemble d'œuvres de style Renaissance provenant des ateliers des frères Virebent, céramistes à Toulouse. «La fabrique Virebent proposait tout ce qui pouvait contribuer à construire ou à orner une église : des carreaux de terre cuite aux tuiles vernissées, des vases d'ornement aux ciborium complexes, du chemin de croix à la chaire, en toutes matières (de la marne au marbre) et en toutes dimensions». Dès 1835, les clients pouvaient consulter, 4 rue Fourbastard, le recueil de dessins des objets exécutés par la fabrique située à Launaguet. Si l'on en juge par la quantité et la diversité des ornements de la chapelle de Castelfranc, le comte de Solages paraît avoir fait son choix en feuilletant ce catalogue. Il commanda en effet des éléments inspirés par le décor du début du seizième siècle de la chapelle du château de Biron en Dordogne : la Mise au tombeau du Christ surmontant un autel orné des trois Vertus théologiques et d'anges ; le tombeau de Pons de Gontaut quelque peu reconstitué ; une «piscine» murale. Beaucoup d'autres ornements furent choisis dont nous ignorons les modèles ; par exemple, les douze apôtres jadis alignés dans l'arcature de la balustrade de tribune, le retable classique inséré

dans l'enfeu d'un mur latéral, deux bas-reliefs (Annonciation, Sainte-Catherine), quelques plaques armoriées, quatre statuette d'anges, une représentant Saint Roch, etc.

La signature «Virebent frères» est estampée sur le lincoln du Christ. Le tombeau de Pons très mutilé à Biron, a été complété dans les encoignures par des statuette ; il n'en subsiste qu'une seule, bon exemple de chevalier traité dans le style historique pris à l'époque. Le gisant de Pons trop mutilé fut remplacé par une armure en carton pâte dont les Virebent avaient la spécialité. Ce tombeau placé à Biron dans l'axe de l'abside est décoré sur ses deux côtés latéraux de bas-reliefs représentant des scènes tirées des vies du Christ et de Lazare ; en raison de son placement à Castelfranc, adossé au mur sous une fenêtre, il n'a pu recevoir que la moitié des bas-reliefs et en conséquence, l'autre moitié du décor du tombeau formée de deux panneaux (Résurrection de Lazare et Jésus accompagné de ses disciples) a été reportée au bas du mur opposé de la chapelle sous le retable classique.

Dans son état d'origine, la chapelle de Castelfranc, autant que d'un lieu de culte et de sépulture, devait présenter l'aspect d'une sorte de musée idéal à une époque où le musée abrite également originaux et moulages de plâtre. Le moment de sa réalisation peut être suggéré par les dates de première présentation des œuvres au public. Cette réalisation ne saurait être antérieure à 1839, année de l'exposition de la Mise au tombeau et de son autel par les Virebent à Paris où elle fit l'admiration du céramologue Alexandre Brongniart. Toutefois il semble que l'on puisse la rajeunir d'une dizaine d'années car le gisant factice du tombeau de Pons appartient à une série figurant à l'exposition des Beaux-Arts et de l'Industrie de Toulouse en 1850, série nouvelle car elle n'avait pas été présentée lors de l'exposition précédente tenue en 1845. La présence dans la collection Virebent de Castelfranc d'une statuette de saint Roch évoque les grandes épidémies de choléra qui sévirent au milieu du siècle ; ce saint thérapeute, de plus, était peint sur un petit tableau placé dans une niche du retable.

Les produits industriels Virebent autant pour l'ornement des demeures que pour celle des églises ont eu un succès considérable pendant près d'un demi-siècle dans tout le Sud-ouest et au-delà. Brongniart jugeait l'ensevelissement du Christ comme «une des plus remarquables pièces de plastique moderne». De nos jours, on considère qu'en raison de la qualité et de la haute exigence de leurs produits, les Virebent méritent de n'être point confondus avec les innombrables manufactures d'art chrétien, qualifiées de sulpiciennes» (Louis Peyrusse). Les vestiges vétustes faute d'entretien, de Castelfranc ne reflètent pas actuellement la qualité de ce mobilier. Autre copie de Biron des Virebent, la Mise au tombeau de l'église de Lansargues (Hérault) donne une idée plus flatteuse de l'art de ces céramistes. Quant à l'armure substituée au gisant on doit déplorer son état désespéré car de même



Mise au tombeau de  
MM. Virebent  
inspiré du monument  
de Biron.

que la statuette de chevalier, en bon état quoiqu'ayant perdu tête et bras, elle témoigne des créations d'un des courants esthétiques de la première moitié du dix-neuvième siècle que l'on peut qualifier de néo-médiéval. «Il ne nous appartient pas d'en faire ressortir le mérite archéologique», juge le rédacteur du compte-rendu de l'exposition de 1850, «mais nous croyons devoir dire que, par un moyen extrêmement simple, MM. Virebent sont parvenus à obtenir la couleur et jusqu'à un certain point, les jeux de lumière des armures de fer».

Au château de Biron, le mobilier du seizième siècle de la chapelle a été mutilé et en partie dispersé. La Mise au tombeau fait l'orgueil du Metropolitan Museum de New-York, seul Saint-Sépulcre émigré outre-Atlantique. Son autel avec les Vertus et deux anges demeure dans la chapelle mais déplacé, il a changé de fonction en servant de parements au tombeau factice de l'évêque Armand de Gontaut, remplaçant le sarcophage d'origine détruit à la Révolution.

Mieux que celle de Lansargues où ne figurent ni les angelots survolant le corps couché de Jésus, ni les ailes en retour d'autel ornées d'un ange présentant un cartouche, la Mise au tombeau de Castel franc témoigne seule en France parmi les nombreuses reproductions de ce groupe existant, de l'intégralité de l'état ancien du monument de Biron. On souhaite qu'elle soit au mieux préservée.

A. et J. SANGOUARD

CROZES (Hippolyte), *Répertoire archéologique du département du Tarn*, Paris, 1865.

DESSEAUX (Nelly), *Catalogue de l'œuvre d'Auguste et Gaston Virebent, 1830-1925*, *Art sacré*, Université de Toulouse-Le Mirail, faculté des Lettres, 1978-1979.

*Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870*, Toulouse, Musée des Augustins, octobre 1982-janvier 1983.

SANGOUARD (Antoinette et Jacques), *L'autel du Saint-Sépulcre de Biron et le tombeau d'Armand de Gontaut*, *Bulletin monumental*, tome 142-IV, 1984.

## ARIFAT

171 hab.

L'ensemble des cascades et des rives du ruisseau d'Arifat constitue un site classé depuis 1941. *Lous Bouillous* sont provoqués par la chute d'eau sur 75 mètres de dénivellation. L'ancien château d'Arifat, du XIII<sup>e</sup> siècle pour les parties les plus anciennes, aujourd'hui à l'abandon, a conservé un bel escalier en colimaçon de pierres de taille à l'entrée duquel on pouvait lire au XIX<sup>e</sup> siècle «Adieu... abiefere tefis - 1595 - Labure», et une cheminée Renaissance à cariatides portant inscription de 1587.

La commune possède deux églises: Saint Paul de Barbetogne au centre de la principale agglomération de la commune, reconstruite en 1782 puis après 1875, et St Pierre d'Arifat, de petites dimensions, près du château.

## MONT-ROC

241 hab.

La commune de Montcouyoul (*Mont du coucou* en occitan), s'est appelée Mont-Roc en 1926. Faisant partie du canton de Saint Pierre de Trivisy depuis 1790, elle est intégrée au canton de Montredon en l'an X. Toute sa moitié Est, qui formait une enclave de la commune de Paulin, lui est attribuée en 1813, en échange de petits territoires de l'autre côté du Dadou, cédés au Travet et à Paulin.

Deux paroisses existaient en 1789: St Michel et Notre Dame de Salvignane qui a disparu aujourd'hui et se trouvait près du château de Grandval. L'église St Michel est reconstruite dans les années 1879-1886 dans de très mauvaises conditions et doit faire l'objet de nombreuses interventions jusqu'au début du siècle. L'ancienne église est vendue en 1886 et ses ruines ont été heureusement consolidées il y a quelques années.

RIGOBERT (Marius), *Mont-Roc. Ses châteaux, ses églises, ses mines, ses moulins, son barrage, ses habitants*, s.l.n.d., 51 p.

## RAYSSAC

310 hab.

La communauté de Jane de Rayssac, puis Rayssac, entre en l'an X dans le canton de Montredon. Le château reconstruit au XVII<sup>e</sup> siècle pour remplacer un château plus ancien détruit pendant les guerres de religion fut au XIX<sup>e</sup> siècle la résidence de Louise de Bayne, amie d'Eugénie de Guérin qui lui rendit visite à plusieurs reprises.

L'église St Martin, construite en 1723 d'après Hippolyte Crozes, est reconstruite en 1885 sur des plans de M. Rivet, architecte à Albi.

CARAYON (Patrick), *Les mutations de la vie rurale à Rayssac au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles*, Mémoire de maîtrise, Univ. de Toulouse-Le Mirail, 1987, 130 p.

CATALOGUE  
par type d'objet

**TRIPTYQUE RELIQUAIRE**

Bois polychrome

1551

H. 780, l. 590

Cl. M.H. 5 décembre 1904

Canton de Réalmont

Deux volets de bois peints sur les deux faces encadrent un reliquaire enchâssé dans le mur et protégé par une vitre. Les deux vantaux une fois fermés représentent à droite Ste Ursule et à gauche la Vierge à l'Enfant.

La légende de Ste Ursule apparaît au IX<sup>e</sup> siècle et connaît un grand succès entre le XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècles, notamment dans les pays du nord et à Venise. Patronne des jeunes filles et des drapiers, elle est représentée richement vêtue d'une robe rouge ornée de pierreries au col et aux manches. Coiffée d'un bandeau rouge et couronnée, le visage tendu vers la nuée d'où dardent des rayons pourpres, elle porte la main droite à la poitrine en signe de sa foi en Dieu et soutient de la main gauche un étendard frappé d'une croix d'or, symbole de son martyre. La Vierge, au visage lisse et distant, tient l'enfant Jésus sur le bras droit et soutient tendrement ses pieds de la main gauche. Un voile transparent recouvre sa chevelure et une auréole rehaussée d'or encadre sa tête. Elle est vêtue d'un manteau rouge retenu par une fibule ornée de pierreries, qui se prolonge en un pectoral reposant sur une robe d'un vert bleuté. Des perles, symbole de pureté et d'éternité, ornent son cou et la draperie qui ceint ses hanches. La représentation de l'Enfant, au corps potelé couvert d'un linge au niveau des hanches et portant entre ses deux mains la croix de la Passion est particulière et se réfère à une dévotion d'origine provençale: vers 1500, les *Acta Sanctorum* nous apprennent que l'Enfant Jésus apparut à Osanne de Mantoue (1449-1505) plus éclatant que le soleil, portant sur ses cheveux couleur d'or une couronne d'épines et tenant de ses deux bras une grande croix. L'ensemble des personnages repose sur un socle portant les inscriptions rouges sur fond or: «S. MERE DE DIEU - S. ORSULE».

La partie intérieure des volets présente, à droite, la scène des saintes femmes au tombeau et, à gauche, l'apparition du Christ ressuscité à Marie Madeleine. Selon l'évangile de Saint Luc, Marie, Marie de Magdala et Jeanne se rendent au tombeau avec des vases à parfum. Elles découvrent le sarcophage ouvert à l'entrée de la grotte tandis que le couvercle git à terre à droite. Un ange, debout derrière la sépulture, vêtu d'une robe rosée, lève la main gauche et annonce à la Madeleine, isolée dans la partie supérieure du tableau, la résurrection du Christ. L'effet de perspective est rendu par le chemin sinueux partant du bas du tableau où s'avancent Marie et Jeanne et permet ainsi à l'artiste de découper en plusieurs scènes différents moments de l'événement. A l'horizon, se détachent sur fond de ciel clair, les trois croix du calvaire.

Le panneau de gauche représente l'apparition du Christ ressuscité à Marie Madeleine. Selon l'évangile de Jean, celui-ci lui apparaît sous les traits d'un jardinier tenant une bêche à la main, se fait reconnaître et prononce les paroles énigmatiques *Noli me tangere* («Ne me touche pas»). Dans cette représentation, le Christ s'apprête à toucher avec deux doigts le front de Marie Madeleine. Ce nouveau détail iconographique ne remonte qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et a été inventé parce que le crâne relique de Marie Madeleine, conservé en Provence dans l'église de Saint Maximin, garde un reste de peau parcheminée sur laquelle se distinguerait l'empreinte des deux doigts du Christ. Cette légende semble avoir été propagée au XVI<sup>e</sup> siècle par un livre dominicain, l'*Aurea Rosa* écrit après 1497.

Dans ces deux scènes se faisant pendant, les personnages ont une allure assez affectée et conventionnelle. La magnificence des costumes aux tons chauds et la luxuriance du paysage dans l'apparition du Christ marquent une nette influence de la peinture italienne renaissante bien que cette œuvre tardive conserve encore un caractère médiéval du fait notamment de quelques archaïsmes dans la morphologie

des corps. Le paysage urbain qui anime l'arrière plan de la dernière scène est traité avec beaucoup d'allant et de liberté, tandis que la clôture de bois marque la rupture entre le monde privé et spirituel et l'activité publique vouée aux échanges commerciaux.

Au centre, le reliquaire est constitué de sachets, boîtes et flacons placés au milieu de fleurs et de figurines dont la plus importante représente une Vierge en gloire. A chaque relique est attaché un fragment de parchemin présumé du XIV<sup>e</sup> siècle précisant la nature des fragments dont l'authenticité reste douteuse. Plusieurs saints sont évoqués: St Théodore, St Marsienne, Ste Eufémie, St Blaise, St Anaclète, St Martial, Ste Catherine, la Vierge. Il est aussi fréquemment question d'une mère supérieure qu'il est possible de rapprocher de la dédicace du panneau intérieur.

Celui-ci porte une date, 1551, et l'inscription : *Seur Magdelene de Lobie en Biarn, S. Sadrny, S. Aubyn, Lobie* exprimée en lettres d'or sur fond rouge et entourant un blason non identifié : écartelé au 1 et au 4 d'or à deux loups d'azur lampassé de gueules; au 2 et 3 d'azur à un aigle (?) d'or, et brochant sur le tout un blason de gueules à 3 coquilles d'or posées 2 et 1. Madeleine de Lobier est une des premières mères *ancelles* (par humilité la supérieure est dite «*ancilla*» = servante) du couvent des Amonciades de Fargues. Elle apparaît en 1542 dans un acte d'achat d'une métairie à Lomers (Auguste Vidal, *L'ancien diocèse d'Albi d'après les registres des notaires*, Paris-Albi, 1913, n°1927).

La famille de Louvie possédait jusque vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle plusieurs seigneuries en Béarn, et en particulier le château de Saint-Sadarnii (ou Saderny, Cédarin, venant de Saturnin) appelé aussi Louvie, dans la commune actuelle de Juransson, et Saint-Aubin d'Assat, près de Pau. Dans le blason peint on peut supposer que les deux loups sont les armes parlantes de cette famille; il faut remarquer que l'aigle (s'il s'agit bien d'un aigle) est également présent sur la clef de voute de la chapelle; Charles Portal identifie le blason mis en abyme comme celui de la famille Dupuy, seigneur de Labastide-Débat.

Il faut noter que Mgr Le Goux de La Berchère, lors de la visite de la paroisse le 25 juin 1700, ne signale nullement la présence de ce reliquaire, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire si celui-ci avait été à l'époque dans l'église. L'inventaire réalisé en 1790 du couvent des Annonciades (*Arch. dép. du Tarn*, Q 412), assez précis, ne le cite pas non plus. Il provient sans doute d'une église d'Albi ou de la région.

PRAT (Jean Emile), *Recherches historiques sur le château de Louvie à Juranson*, dans *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 11<sup>e</sup> série, tome 40, 1912-1913, p. 191-267.

LACGER (Louis de), *Histoire des Amonciades de Fargues à Albi*, dans *Revue d'histoire franciscaine*, V, 1-2 janvier-juin 1928, 68 p.

## ADORATION DES MAGES

Huile sur bois

XVI<sup>e</sup> siècle

H. 495, l. 425 (avec cadre)

H. 380, l. 310 (sans cadre)

Canton de Réalmont

Les rois-mages qui prennent les noms de Gaspar, Melchior et Balthazar au IX<sup>e</sup> siècle sont assimilés aux trois âges de la vie ou aux trois continents alors connus : l'Asie, l'Europe et l'Afrique, cette dernière étant souvent représentée par un roi noir. Fidèle à l'iconographie de l'Occident médiéval, cette œuvre du XVI<sup>e</sup> siècle finissant représente à droite, Marie, assise de côté, légèrement penchée vers un des mages agenouillé à ses pieds. Celui-ci offre un vase d'or à l'Enfant qui, debout dans les bras de sa mère, bénit d'un geste gracieux ses adorateurs. A l'arrière-plan, Joseph est vêtu de façon plus sobre que les autres protagonistes aux vêtements étoilés ou réhaussés d'or et porte dans la main gauche une petite croix, symbole du futur martyr du Christ. A gauche, le second roi-mage habillé à la turque élève vers le ciel un vase surmonté d'une croix qui constitue le point culminant





te sur le cœur,  
ngé dans un  
e de paille. A  
enouillés. Au  
t portant des  
une houlette.  
de pèlerin à  
lon le mode  
représentation  
appuie sur un  
e de l'ancien  
l'événement.  
e tandis qu'à  
e d'un temple  
ngle supérieur  
ivine du Père.  
ny vers 1981.







des corps. La dernière scène, tandis que le monde privé échange co- Au centre, le flacons placés importante r est attaché à siècle précis, reste douteu St Marsienne Ste Catherin d'une mère s la dédicace v Celui-ci porte de *Lobie en Bia* d'or sur fond écartelé au 1 gueules; au 2 le tout un bla Madeleine d (par humilité couvent des dans un acte Vidal, *Lancien* Albi, 1913, n La famille de siècle plusie château de S Saturnin) app Juransson, et peint on peu parlantes de s'agit bien d' voute de la c en abyme co Labastide-D Il faut noter q de la parois présence de faire si celui-c réalisé en 17 *Tarn*, Q 412), s sans doute d

PRAT (Jean Emi dans *Bulletin de* 1912-1913, p. 1 LACGER (Louis d'*histoire francise*



de la composition pyramidale du tableau par ailleurs très structuré par des lignes obliques, la verticalité étant affirmée à l'arrière-plan par la colonne cannelée d'un temple. Le troisième mage, seul à porter la couronne royale, offre lui aussi un vase, mais semble secondaire voire superflu. Les tonalités sombres de son costume se marient avec le fond. Il ne semble être là que pour les besoins de l'histoire tandis que les autres personnages jouent véritablement leur rôle. L'artiste fait preuve d'un réel sens de la mise en scène inspiré du registre italien et s'est attaché particulièrement à rendre le doux visage de la Vierge. Cette œuvre a été restaurée par Michel Greschny vers 1981.

#### **ADORATION DES BERGERS**

Huile sur bois

XVII<sup>e</sup> s.

H. 495, l. 425 (avec cadre)

H. 380, l. 310 (sans cadre)

Canton de Réalmont



Placée au centre du tableau, Marie, la main droite sur le cœur, se penche vers l'Enfant Jésus endormi et languissant dans un berceau reposant sur une mangeoire emplies de paille. À gauche, deux bergers en adoration sont agenouillés. Au premier plan, l'un d'entre eux vêtu de rouge et portant des chausses, la panetière sur le dos, s'appuie sur une houlette. Il a déposé, en signe d'humilité, son chapeau de pèlerin à terre. Cette partie de la scène réalisée selon le mode vestimentaire du XVII<sup>e</sup> siècle contraste avec la représentation de Joseph vieillissant assis à droite. Celui-ci s'appuie sur un bâton et est habillé selon la tradition juive de l'ancien testament. Il semble tout à fait en retrait de l'événement. Derrière lui apparaît une partie de l'étable tandis qu'à l'arrière plan se dessine l'architecture classique d'un temple sur fond de forêt et de ciel tourmenté. Dans l'angle supérieur gauche, une nuée ardente signale la présence divine du Père. Cette œuvre a été restaurée par Michel Greschny vers 1981.

#### **VIERGE A L'ENFANT ENDORMI**

Huile sur bois

XVII<sup>e</sup> s.



H. 440, l. 335 (avec cadre)  
H. 325, l. 240 (sans cadre)  
Canton de Réalmont

La Vierge porte l'Enfant endormi sur ses genoux. Tournée vers la droite, le visage penché tendrement vers son fils, elle le soutient du bras gauche tandis que de la main droite, elle recouvre le corps de l'enfant d'un linge blanc. Jésus, pour sa part, dort sur l'épaule de sa mère et pose la main gauche sur sa poitrine. A l'arrière-plan, St Jean Baptiste portant la croix dont une partie est tronquée, contemple les mains jointes cette scène empreinte de tendresse.

Les lignes de cette composition accentuées par la draperie sombre qui occupe l'angle supérieur gauche du tableau, convergent vers le visage de la Vierge, véritable centre d'intérêt de cette réalisation. L'artiste tente de jouer du clair-obscur pour modeler la figure et exprimer le caractère sacré de la scène, à l'imitation des Vierges de tendresse. Cette œuvre a été restaurée par Michel Greschny vers 1981.



### CRUCIFIXION

Huile sur toile  
XVIII<sup>e</sup> siècle  
Cadre menuisé et peint XVII<sup>e</sup> siècle  
H. cadre 225, l. 200  
H. toile 180, l. 124  
I. M.H. 3 avril 1974  
Canton de Réalmont

Cette crucifixion met en présence de façon très conventionnelle les personnages de la Vierge, à gauche debout les mains jointes, Marie Madeleine à genoux et St Jean à droite, debout les mains croisées sur la poitrine. L'art des figurines est médiocre mais la toile a de la saveur. Deux couleurs prédominent, le bleu-gris et le rouge vif. La toile est mise en valeur par un cadre en bois très architecturé. Les montants sont composés de deux pilastres richement ornés de grosses grappes de fruits, feuillage, fleurs et angelots, soutenant une corniche.

Mgr Le Goux de la Berchère, lors de sa visite de l'église en 1700, note : «il y a un grand tableau représentant un Crucifix, la sainte Vierge, saint André et sainte Magdeleine, dans un cadre de menuiserie.» Si le cadre doit être celui-ci, la toile est postérieure : saint André (patron de la paroisse) a été remplacé par saint Jean, et le style accuse le XVIII<sup>e</sup> tardif. Lors de la restauration de la toile, réalisée pour cette exposition par Christian Liogier, il est apparu que la peinture actuelle est une surcharge d'une esquisse de meilleure qualité, du XVIII<sup>e</sup> siècle semble-t-il.

### LE MARTYRE DE SAINTE CECILE

Huile sur toile  
XIX<sup>e</sup> siècle; donné à la paroisse en 1863.- Signé Bauderon  
L. 154 - H. 240 sans cadre  
L. 193 - H. 279 avec cadre  
Canton de Réalmont

Représentative de l'art officiel du siècle dernier, cette toile de Louis Bauderon, élève de E. Delacroix né en 1809, s'inscrit dans la grande série des commandes publiques et des dépôts d'Etat dont bénéficièrent les églises et les musées du Tarn durant le XIX<sup>e</sup> siècle. «Donné par l'Empereur en 1863», comme l'indique la mention inscrite sur le cadre, le tableau a figuré au Salon de Paris et prend pour sujet le *Martyre de Ste Cécile*.

La vierge martyre, patronne des musiciens, est assise sur un piédestal, les mains enchaînées et le regard implorant Dieu. Son corps diaphane est vêtu d'une tunique romaine rappelant son origine, un manteau vert ourlé d'or couvrant son genou droit et retombant en plis étudiés sur la gauche du tableau. Au premier plan, trois des attributs de la sainte : une partition

de musique, une lyre et une couronne virginal. Deux anges assistent cette figure romantique dans son supplice. Selon la légende, le bourreau ne parvint pas à décapiter la sainte qui, ainsi mutilée, agonisa pendant trois jours. Un des anges agenouillé à sa droite, le second à l'arrière-plan, organisent l'espace autour de cette scène dramatique. Parfait exemple de l'art académique, la toile joue de l'effet théâtral dans les attitudes affectées des personnages et la luxuriance des drapés qui contrastent avec le fond du tableau. La toile, en



Détail.

bon état mais au vernis sombre et sale, a été restaurée par Daniel Roustit pour la présente exposition.

Du même auteur on peut signaler une *Annonciation* donnée en 1844 à l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre) et un *Evanouissement de la Vierge* donné en 1854 à l'église de Cheverny (Loir-et-Cher), des portraits conservés au Musée de Versailles et un tableau de bataille conservé autrefois dans la collection du prince Czartoryski à Posen (*Bénézit*).

FOUCART (Bruno), *Le renouveau de la peinture religieuse en France* (1800-1860), Paris, Arthéna, 1987, 443 p.

## SAINTE

Bois polychrome

Fin XV<sup>e</sup> s.

H. 610

Canton de Réalmont

Cette statue dite de «Ste Catherine» présente toutes les caractéristiques du style bourguignon qui s'est développé en Albigeois sous l'influence des évêques d'Amboise : même visage aux yeux en amande, même chevelure ondulant sur les épaules, même manteau aux lourds plis cassés. La sainte couronnée a été mutilée au niveau du bras gauche. Cependant, l'attitude de la main droite qui semble soutenir quelque chose évoque plutôt une Vierge à l'Enfant que la martyre à la roue. La douceur du regard semble d'ailleurs se porter vers cet enfant absent. La polychromie aux tons pastels



ajoute à la douceur des formes. Cette œuvre a été restaurée en 1961 par l'atelier Mainponte.

ALLEGRE (Victor), *Ibid.*, p. 245. - *Trésors d'art gothique en Languedoc. Musée Ingres, Montauban, juin-septembre 1961*, p. 40 (n° 81).  
BOU (Claude), *Sculpture gothique albigeoise*, Rodez, Carrère, 1972, p. 156.

### PIETA

Bois polychrome

XVI<sup>e</sup> s. ou XVII<sup>e</sup> siècle.

H. 510, l. 320

Cl. M.H. 30 octobre 1914

Canton de Réalmont



La Vierge assise sur un rocher penche légèrement la tête vers la droite. Le regard se perd au loin tandis que la bouche esquisse une moue emprunte à la fois de tristesse et de retenue. Les mains aux doigts croisés sont jointes en prière. Un voile lourd, replié vers l'arrière et souligné d'une bordure

dorée, couvre la tête et laisse apparaître une guimpe rehaussée d'or au niveau du front. Il se développe ensuite en un large manteau dont le drapé s'évase sur le socle. Les pieds de la Vierge dépassent des plis de la robe ourlée d'or. Le Christ a l'attitude traditionnelle. Le corps, aux proportions plus réduites que celles de la Vierge, est posé à l'horizontale, les pieds pendants. Le bras droit retombe sur le genou droit de sa mère. Le perizonium, dont un pan apparaît sous la jambe droite du Christ, est doré. La chevelure couronnée d'épines ondule le long du visage barbu du Christ aux yeux grand ouverts. L'ensemble revêt un caractère pittoresque et naïf et ne manque pas de charme. Victor Allègre date la statue du XVI<sup>e</sup> ou même du XVII<sup>e</sup> siècle, alors que M. Méras la maintient du XVI<sup>e</sup>, voire, à cause du rendu des draperies, du XV<sup>e</sup> siècle.

ALLEGRE (V.), *Ibid.*, p. 252-253, note 96. - *Trésors d'art gothique en Languedoc. Musée Ingres, Montauban, juin-septembre 1961*, p. 40 (n°82).

### PIETA

Pierre polychromée

XVI<sup>e</sup> s.

H. 780, l. 860

Cl. M.H. 5 décembre 1904

Canton de Réalmont

La Vierge, au visage fin et régulier encadré de guimpes et de voiles, contemple avec tristesse le corps de son Fils posé sur ses genoux. De ses yeux en amande aux paupières baissées filtre un regard d'une grande retenue. Un voile ample couvre sa tête et retombe en large plis pour dissimuler son corps et constitue la base de la sculpture. Le corps svelte du Christ git de façon très naturelle et forme un arc harmonieux pour mieux recomposer l'ensemble. Le bras droit du crucifié s'allonge jusqu'à terre tandis que le visage manifeste une complète attitude d'abandon dans la mort. La chevelure retenue au front par la couronne d'épines ruisselle jusqu'au sol tandis que la barbe courte accentue les traits émaciés du visage. Le drapé savant du perizonium apparaît comme la seule concession que se soit autorisé l'artiste dans cette évocation de la Passion.

L'ensemble de la statue profondément sincère perd, hélas, de sa puissance du fait des couleurs criardes et brillantes qui ont recouvert, au XIX<sup>e</sup> ou XX<sup>e</sup> siècle, la polychromie d'origine, visible par endroit et qu'une restauration souhaitable permettrait de retrouver.

CROZES (Hippolyte), *Répertoire archéologique du département du Tarn*, Paris, 1868, col. 35.

ALLEGRE (Victor), *Richesses médiévales du Tarn. Art gothique*, I, Toulouse, Imprimerie régionale, 1954, p. 250-251.



### **VIERGE AU LYS**

Bois polychrome  
XVII<sup>e</sup> s.  
H. 430, l. 180  
Canton de Réalmont

Couverte d'enduit au XIX<sup>e</sup> siècle, cette statuette a retrouvé ses couleurs d'origine lors de sa récente restauration en 1988. La Vierge, tenant un sceptre fleurdelisé dans la main droite, est vêtue d'une robe jaune plissée, qu'une ceinture rouge retient haut sur la taille. Elle est drapée dans un manteau bleu reposant sur son bras gauche sur lequel elle porte l'Enfant Jésus bénissant. Celui-ci, drapé à mi-corps d'un tissu rouge, supporte le globe de la main gauche. Comme sa mère, il se présente face à nous, le regard droit, dans une attitude statique. Le modelé des visages et des corps est dans l'ensemble assez archaïque et dénote une fabrication

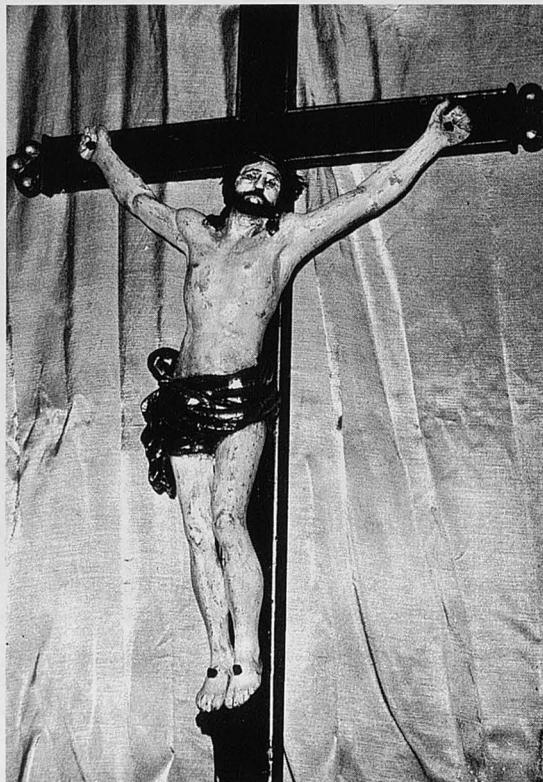


d'origine populaire bien qu'il s'en dégage une certaine sensibilité.

### **CRUCIFIX**

Bois polychrome  
XVII<sup>e</sup> s.  
H. croix, 1000; Christ, 300  
Canton de Réalmont

Le Christ agonisant a le visage tendu vers le ciel et les yeux ouverts. Le perizonium, noué sur le côté droit, est doré. La qualité de l'anatomie, l'élégance de la croix renflée en balustre à la base est à souligner.



### STATUETTE RELIQUAIRE DE ST BENOÎT

Bois doré  
XVIII<sup>e</sup> s.  
H. 310, l. 120  
I. M.H. 28 avril 1984  
Canton de réalmont

D'origine romaine, Saint Benoît de Nursie fonda au VI<sup>e</sup> siècle au Mont Cassin le célèbre monastère qui devint le chef de son ordre, et en rédigea la règle monastique. Il est représenté ici imberbe et tonsuré, vêtu d'une coule aux manches démesurées, dont l'artiste a particulièrement su tirer parti. Cette statuette de facture quelque peu maladroite repose sur un socle reliquaire. Une mitre d'évêque est posée à droite du saint en référence aux nombreux papes qui adoptèrent le nom de Saint Benoît.



### LES CINQ PLAIES DU CHRIST

Bois sculpté  
1691  
H. 60 - l. 54  
Canton de Réalmont

Ce panneau de la confrérie des cinq plaies, daté de 1691, présente au centre d'une couronne d'épines à double entrelacs, le cœur transpercé du Christ autour duquel se répartissent les mains et les pieds portant les stigmates du martyr. Cet objet témoigne de la vitalité, à l'orée du siècle des Lumières, de la dévotion au Christ souffrant telle qu'avaient pu la répandre depuis le XIII<sup>e</sup> siècle les disciples de St François d'Assise.

### ANGE DE RETABLE

Bois doré

XVIII<sup>e</sup> s.

H. 900 (avec socle 100 x 300 x 300), l. 830

Canton de Réalmont

Cette sculpture, représentant un séraphin à six ailes dont deux largement déployées, aux rémiges bien marquées, était à l'origine un élément de décor du grand retable du maître-autel de l'église Saint Jean Baptiste de Réalmont mis en place à la fin de l'ancien régime.

Un dessin aquarellé daté de septembre 1782, publié par Louis Mayzou, montre les deux séraphins placés au dessus du tabernacle et soutenant un ostensor. Aujourd'hui, le grand retable et son baldaquin baroque est toujours en place, tandis que les sculptures ont quelque peu évolué. L'autel majeur en marbre, avec aux angles les symboles de St Matthieu et St Marc, est placé dans une chapelle latérale



sud, et le grand tabernacle baroque en bois doré dans une chapelle nord.

MAYZOU (Louis), *Réalmont, bastide du XIII<sup>e</sup> siècle*, Réalmont, chez l'auteur, 1984, planche p. 256.

### CROIX PROCESSIONNELLE

Argent doré sur âme de bois

XVI<sup>e</sup> s.

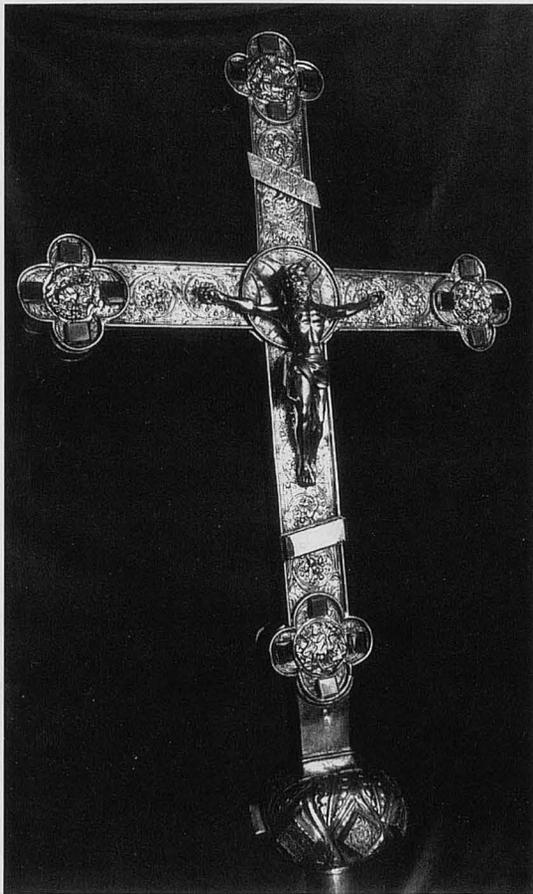
H. 790, l. 430

Cl. 21 mars 1904

Canton de Réalmont



Décorée de rinceaux repoussés, la croix présente d'un côté un Christ d'argent massif et de l'autre le buste de Dieu le Père bénissant de la main droite et tenant de la main gauche un globe surmonté d'une croix. Les extrémités des branches sont ornées d'un médaillon quadrilobé dont le centre est frappé des symboles des quatre évangélistes: l'aigle (Saint Jean), le bœuf (Saint Luc), le lion (Saint Marc), l'ange



(Saint Mathieu). L'ensemble est rehaussé de cabochons de verre de couleur sertis dans les médaillons et sur le pommeau. Remaniée à plusieurs reprises de façon plus ou moins heureuse, cette pièce d'orfèvrerie porte deux poinçons non identifiés de part et d'autre de la tête du Christ et a été restaurée en dernier lieu en 1966.

PORTAL (Charles). *La croix processionnelle de Labastide-Débat (Tarn)*, dans *Bulletin archéologique*, 1903, 3 p. 131, 132.  
CROZES (H.), *Ibid.*, col. 35. - ALLEGRE (V.), *Ibid.*, p. 300.

## CIBOIRE

Vermeil

1674. Bertrand LACERE.

H. 200, base 110.

Canton de Réalmont

Typique de la production du XVII<sup>e</sup> siècle, ce ciboire comporte un pied rond décoré d'une bordure de feuilles d'acanthe descendantes. D'abord fondues, ces dernières sont soudées sur le pied. Un cercle de métal sur le pourtour vient consolider l'ensemble rendu fragile par ce type de décor. Entre deux collerettes, le nœud est également orné de feuilles que l'on retrouve aussi sur le couvercle. Celui-ci, en forme de dôme, est surmonté d'une croix. Sur le dessus du pied, une croix de Malte gravée témoigne de l'appartenance de ce ciboire à sa paroisse autrefois tenue par les Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem. Quatre poinçons sont insculpés sous le pied du ciboire :

- le poinçon du maître-orfèvre toulousain Bertrand Lacere (1627-1701), désigné en toutes lettres,
- un poinçon de jurande apposé en 1674 lors de la vérification de l'objet,
- le poinçon de la ville de Toulouse,
- le poinçon fleurdelisé du gouvernement royal des régies et fermes (1675).

Lors de sa visite en 1700, l'archevêque Legoux de la Berchère note un «ciboire d'argent propre, et un soleil aussi qui se met sur le même pied du ciboire, le tout fort propre».





### CALICE ET PATÈNE

Argent doré  
vers 1674-1675. Bertrand LACÈRE  
H. 265, diamètre du pied 161, de la patène 163  
Cl. M.H. 11 janvier 1977  
Canton de Montredon-Labessonnié

Le calice est du type balustre, à nœud ovoïde compris entre deux couronnes perlées. La décoration comporte sur le pied, sur le nœud et sur la fausse coupe, le même rythme de trois têtes d'anges assez grosses, alternant avec trois instruments de la Passion. Au pied, la croix avec, en sautoir, la lance et la tige portant l'éponge; sur le nœud trois dés, trois clous et une bourse; sur la fausse coupe la colonne avec les instruments de la flagellation, le coq du reniement, les aromates de l'ensevelissement avec semble-t-il deux flambeaux. Les fonds sont chargés d'un semis d'annelets obtenus à coups de gouge tubulaire. La conception de ce travail constitue un élément d'orfèvrerie de tout premier ordre. D'après M. Greslé-Bouignol le calice porte le poinçon de Bertrand Lacère, le poinçon de la ville de Toulouse, le poinçon de ferme à la lettre M, en usage d'après J. Thuile à partir du 6 septembre 1675. La patène porte les poinçons de Lacère, de Toulouse et de Jurande. Cependant la lettre H y remplace la lettre G. Un léger ressaut marquant le pourtour du fond à la face inférieure constitue son unique ornement.

### ENCENSOIR

Cuivre argenté  
XVI<sup>e</sup> siècle  
H. 20, l  
Cl. 05 décembre 1908  
Canton de Réalmont

Cet encensoir de style gothique est composé de deux parties hexagonales étagées, surmontées d'un couvercle en forme de coupole. Le corps inférieur forme le pied de l'ensemble et contraste par sa sobriété avec la partie supérieure en forme d'édifice. La première galerie est découpée de nombreuses baies à meneaux et de remplages à losanges ornés de fleurs de lys, rappelant l'art flamboyant. La seconde galerie présente le même type de décor sans fleur de lys. La coupole en forme de voûte nervurée, est pour sa part ajourée de cœurs, de larmes et d'étoiles. Victor Allègre leur connaît des homologues dans la région et suggère qu'ils pourraient provenir d'un atelier toulousain. Ce spécimen a, hélas, été récemment réargenté, ce qui lui enlève beaucoup de son authenticité.

GRESLE-BOUIGNOL (Maurice), *Richesses d'art du Tarn*, dans *Revue du Tarn*, 1958, p. 376-378.  
ALLEGRE (V.), *Ibid.*, p. 301-302.



### ENCENSOIR

Laiton fondu

XVII<sup>e</sup> s.

H. 217

l. 1974

Canton de Réalmont

Cet encensoir qui a perdu son argenture de couverte semble pourvu de sa chaîne d'origine. Il est constitué, à la base, d'une coupe ronde. La partie supérieure présente des fenestragés à meneaux multiples sur un étage. L'ensemble est surmonté d'un lanteronn ajouré de virgules apparenté au registre de la Renaissance. Comparé à l'encensoir purement gothique présenté précédemment, on remarque l'évolution du style encore marqué par le souvenir médiéval.



### RELIQUAIRE OSTENSOIR

Bois doré

XVIII<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> s.

H. 440, l. 220

Canton de Réalmont

Imité des travaux d'orfèvrerie des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, ce reliquaire ostensor de la Sainte Croix, en bois, constitue une production insolite parmi les objets liturgiques. Reposant sur trois pieds, la base circulaire est ornée d'un décor végétal. Une rangée de perles agrémenté le nœud ainsi que le pourtour de la monstrance. Trois têtes d'anges sont sculptées dans le nuée d'où s'échappent de nombreux rayons selon l'usage du XIX<sup>e</sup> siècle.



### ENCENSOIR

Métal argenté  
XVIII<sup>e</sup> s.

H. 240, d. 115  
Canton de Réalmont



Cet encensoir se démarque totalement par son style des spécimens jusque là évoqués. La partie inférieure ornée de guirlandes de fleurs ciselées est travaillée en courbe et contre courbe. La partie supérieure, élégante et élancée, est ajourée de croisillons dans lesquels viennent s'insérer des motifs floraux et s'achève par un anneau retenu dans une composition de feuilles.

### NAVETTE

Argent  
XIX<sup>e</sup> s.

H. 180, l. 70  
Canton de Réalmont

Le pied circulaire orné d'une rangée de perles en relief est

surmonté d'un corps en forme de lampe à l'huile à motif végétal. Au niveau du couvercle décoré de rinceaux et de fleurs, une charnière transversale permet d'actionner le bec et de recueillir l'encens au moyen d'une petite cuillère retenue par une chaînette. La poignée en forme de tête d'ange, bien travaillée, constitue un des attraits de cet objet.



### CHANDELIER

Bronze  
XVII<sup>e</sup> s.

H. 610

Canton de Montredon-Labessonnié

L'usage du chandelier remonte au temps de l'église primitive. On se servait de lampes à huile et de chandeliers pour éclairer les assemblées religieuses, à la seule différence qu'ils étaient alors tenus par des acolytes autour ou devant l'autel. Reposant sur une base triangulaire posée sur trois pieds, il étage ses balustres avec ordre et symétrie. Les bords nets des pans coupés maîtrisent avec élégance les courbes douces des éléments qui le composent.



### BASSIN A EAU BAPTISMALE

Cuivre

XVII<sup>e</sup> s.

H. 250, d. 230

Canton de Réalmont

Ce bassin servant à conserver l'eau du baptême est composé, dans sa partie basse, d'une cuve ornée d'un bourrelet servant à retenir le couvercle et munie de deux anses plates. Le couvercle de forme tronconique est ourlé à la base. Il s'achève, dans sa partie supérieure, par un petit dôme surmonté d'une croix. Cet objet n'a aucun caractère exceptionnel mais reste intéressant au plan historique du fait de sa mention dans le procès verbal de la visite de Mgr Legoux de la Berchère en 1700 et dans l'inventaire des biens de l'église réalisé en l'an II.



### LANTERNE DE PROCESSION

Fer blanc

Début XIX<sup>e</sup> s.

H. 620, d. 170

Canton de Réalmont

Constituée d'un fût cylindrique et d'un couvercle conique, cette lanterne en fer blanc élamé est surmontée de quatre pattes formant lanterneau dans lesquelles vient se loger une croix. Une ouverture montée sur charnière est ménagée dans le fût pour permettre l'installation d'un cierge à l'intérieur. L'ensemble est ajouré de manière décorative afin de permettre la diffusion de la lumière. Un manchon quadrilobé à la base permet d'adapter la lanterne sur la hampe.



### CHAPE

Velours damassé rouge

XIX<sup>e</sup> s.

H. 1440 - Canton de Réalmont.

A l'origine, la chape était un long manteau de cérémonie drapant tout le corps et muni d'un capuchon. Ici, ce dernier a disparu, remplacé par une «planette» cousue, décorative. Les deux pans de la chape sont maintenus sur le devant par des agrafes. La couleur rouge évoque dans la liturgie traditionnelle le sang et le feu. Elle est utilisée lors de la messe de la Passion (dimanche des Rameaux), le Vendredi-Saint, le jour de la Pentecôte, aux messes en l'honneur du Saint-Esprit, à la fête de l'Exaltation de la sainte Croix (14 septembre), aux fêtes des apôtres et évangélistes et aux fêtes des saints martyrs.



### **BANNIÈRE DE PROCESSION**

Tissu, brodé d'or  
XIX<sup>e</sup> s.

H. 1570, l. 1130  
Canton de Réalmont

Etendard sacré sous lequel se réunissaient et marchaient les habitants de la paroisse, dans une procession solennelle. La bannière était à la fois un étendard religieux et militaire. Au moyen âge, les milices communales, quand elles marchaient au combat, ne connaissaient pas d'autre drapeau que la bannière sur laquelle était peinte ou brodée l'image du Saint patron de la paroisse. Ce n'est que sous les successeurs immédiats de Louis XI que les drapeaux proprement dits

remplacèrent tout à fait les bannières qui ne furent plus dès lors utilisées que dans les cérémonies religieuses. Elles sont tombées en désuétude aujourd'hui, mais celle-ci témoigne de l'importance qu'elles avaient encore au XIX<sup>e</sup> siècle. Frappée à l'effigie du Saint Sacrement, soutenu par deux anges, cette bannière de procession est brodée au fil d'or de motifs végétaux.

### **CONFESSIONNAL DE SACRISTIE**

Bois

Louis XIII

H. 1800, l. 800, P. 427

Canton de Réalmont

Cet ensemble est constitué de trois parties. Un buffet orné de deux portes à décors géométriques est surmonté d'un pupitre à charnière et d'un corps supérieur. Celui-ci est formé à l'instar d'un retable à ailes. Au centre, une gravure représentant une crucifixion comportant tous les symboles de la passion, est flanquée de deux pilastres discrètement sculptés supportant une corniche. Un fronton orné d'une croix composée d'un chapelet de boules achève ce décor Louis XIII typique.

### **LUTRIN**

Fer forgé - Bois doré

XVIII<sup>e</sup> s.

H. 190, l. 65

I. M.H. 7 février 1974

Canton de Montredon Labessonnié

Composé d'un pan incliné reposant sur un pied, le lutrin sert à poser un livre à hauteur de vue. Il a toujours été traditionnellement utilisé pour la lecture des livres de chant, tandis que le pupitre servait pour les Évangiles. L'aigle étant le symbole de l'Apôtre Jean, évangéliste, il faudrait plutôt parler ici de pupitre. Le pied montre un beau travail de fer forgé où se composent les volutes, dans un registre stylistique propre au XVIII<sup>e</sup> siècle.

### **TABERNACLE**

Bois doré

XVIII<sup>e</sup> s.

H. 700 - l. 730 - P. 370

Canton de Réalmont

Ce petit tabernacle en bois doré est typique du XVIII<sup>e</sup> siècle. Surmonté d'une corniche chapeau de gendarme, il est orné d'un haut relief représentant deux têtes d'angelots polychromés. Les côtés renflés sont sculptés d'arabesques tandis que la porte est décorée d'une trinité rayonnante entourée d'une nuée.

REMERCIEMENTS

M. Greslé-Bouignol

M. Jalby

M. Mayzou

M. et Mme Sangouard

M. Tortouin et Mme Roucal, du

Service départemental de l'architecture

Le père Assémat, vicaire général

Le père La Huerta

MM. Roustit, Liogier, Sezer, Greschny, restaurateurs de tableaux

MM. les maires des communes et

MM. les curés des paroisses des cantons

de Réalmont et Montredon-Labessonnié

et le Ministère de la Culture

*Pour tous renseignements*

Conservation des Antiquités et Objets d'art du Tarn

Cité administrative

3, rue Général Giraud 81013 ALBI CEDEX 09

Tél. : 63 54 06 08

Service du Patrimoine Culturel

41, rue Porta 81013 ALBI CEDEX 09

Tél. : 63 47 56 50



*Triptyque reliquaire  
détail.*

**Coordination générale**  
*Brigitte Benneteu-Giesbert - Françoise Hubaut*  
**Photographies**  
*Donatien Rousseau*  
**Coordination de fabrication et graphisme**  
*Christophe Saez*  
**Saisie**  
*Sylvie Galiègue*  
**Photocomposition**  
*Composer - Toulouse*  
**Photogravure**  
*Barès - Toulouse*  
**Impression**  
*Atelier Graphique*  
*Saint-Jean - Albi*

© Archives et Patrimoine - Décembre 1990



ARCHIVES  
& PATRIMOINE



TARN  
CONSEIL  
GENERAL